

LE BAPTÊME DES BARREAUX

ÉDOUARD KOTCHERGUINE

LE BAPTÊME
DES BARREAUX

Notes prises à l'arraché

*Traduit du russe
par Julie Bouvard*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC



AD VERBUM

Ouvrage publié avec le soutien
de l'Institute for Literary Translation, Russie

Dans l'ouvrage figurent des photographies de :
E. Evzerikhine, V. Kapoustine, G. Konovalov, R. Mazelev,
P. Machkovtsev, V. Nikitine, M. Savine, K. Touritchev, B. Outkine,
V. Fedosseïev, P. Fedotov, N. Khandoguine, G. Tchertov.

Titre original : *Krechtchennye krestami*

Copyright pour l'édition originale
© 2009 by Vita Nova Publishers, Eduard Kochergin
Agreement via www.nibbe-wiedling.de

© 2013, Les Éditions Noir sur Blanc, Lausanne
pour la traduction française.

ISBN : 978-2-88250-299-5



Édouard Kotcherguine.
Orphelinat d'État du NKVD, Tchernoloutchié, 1945.



Bronisława Odynets,
Tchita, 1921

À la mémoire de ma mère,
Bronisława Odynets

AVANT-PROPOS

Le titre et le sous-titre du présent ouvrage ont de quoi laisser perplexe. Afin que mon lecteur ne s'égaré pas en conjectures, je commencerai par lui expliquer le second.

Tout d'abord, les événements relatés ici ont été notés sur un genou, à l'occasion, lors des rares moments d'oisiveté qu'ont pu m'offrir le tourbillon de la vie et ma carrière de peintre et de scénographe : quels que fussent l'heure et le lieu, je profitais du moindre répit pour noircir des pages de carnets, accroupi dans un coin.

Ensuite, ces notes évoquent une époque où un système politique avait mis un pays entier sur les rotules.

Enfin, il s'agit de souvenirs épars d'un gamin que le destin, à l'instar de nombreux autres « cobayes », a fait vivre un bon paquet d'années au Pays des Soviets, au son de ses marches triomphales et au rythme de ses effrayantes pantalonnades. L'auteur ne prétend à aucun contenu hautement philosophique, sociologique ou intellectuel : ces lignes ne transmettent que des

impressions personnelles, griffonnées « à genoux », « à l'arraché »...

Le titre, quant à lui, reprend une vieille expression qui avait déjà cours dans les anciennes geôles russes, dites « les croix » en référence à leur architecture cruciforme ; sous Staline, on incarcérait les détenus politiques avec les caïds de droit commun qui, à l'époque, s'appelaient eux-mêmes des « baptisés » en signe de reconnaissance. Bref, le lecteur l'aura compris, il s'agit d'une expression équivoque et extensible.

Ô *MATKA*¹ BRONIA,
PRENDS-MOI COMME ESPION !

Mon tout premier souvenir est lié au plafond. Pourquoi ? Allez savoir. Peut-être étais-je souvent malade quand j'étais petit, à moins qu'il n'y ait une autre explication...

C'est la peur qui m'a mis au monde : mon père, Stepan, fut arrêté pour ses travaux en thermodynamique, et ma mère accoucha deux mois plus tôt que prévu.

Tout mioche, j'adorais me prélasser au lit : je planais délicieusement tandis que mon œil explorait les volutes de la triple corniche sculptée qui ornait le haut plafond de ma chambre. Des heures durant, je pouvais étudier les tortillons de son étrange feuillage, voyageant en esprit dans le labyrinthe de ses tiges entrelacées. Par mauvais temps, quand l'orage grondait derrière ma fenêtre, je m'abritais sous ses larges feuilles. Lorsqu'il faisait beau, je suivais avec délectation la surface lisse du plafond jusqu'à la magnifique rosace baroque qui s'épanouissait en son milieu, descendais le long du vieux lustre dont

1. « Mère » en polonais. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

les trois angelots tenaient chacun un chandelier à trois branches surmontées d'ampoules électriques, et enfin, fatigué mais ravi, je retombais dans mon lit.

Mon deuxième souvenir est celui de mon baptême au *kościół*² de la perspective Nevski. Cette fois, ce sont mes sensations qui priment : bien que je ne comprenne pas ce qui m'arrive, je m'emprens des sons et des arômes alentour. Un vieux *ksiądz*³ me soumet à d'étranges manipulations, tandis que des garçonnets vêtus de blanc agitent de drôles de jouets en métal brillant, qui ressemblent à des décorations de Noël. Partout du blanc, encore du blanc : robes, fleurs, lumière, tout est blanc. L'odeur de la fumée que libèrent les jouets des petits garçons m'est à la fois familière et inconnue, et il me semble que tous autour de moi sont pris d'une hâte inexplicable, ce qui crée une étrange tension. Moi, d'ordinaire si souriant, même trop, aux yeux de ma *matka* Bronia, je ne souris pas du tout.

Je me rappelle les marches qui mènent au *kościół*. Elles ont été ma première épreuve (dont je me souviens, en tout cas : l'arrestation de mon père s'est totalement effacée de ma mémoire). Pour une obscure raison, on m'oblige à les gravir seul, ce qui me coûte un effort terrible. J'y emploie tous les moyens à ma disposition : mes jambes, mes genoux, mes mains, mon corps entier que je fais rouler... Je devais être vraiment petit, à l'époque !

C'était ma première sortie dans le monde, ma première scène de théâtre, ma première lumière, ma première musique et, sans le savoir, mon premier amour. N'eût été ce souvenir, mon destin, sans doute, aurait été tout autre.

2. « Église » en polonais.

3. « Prêtre ».

L'année 1939 était déjà bien entamée quand je parlai enfin. En automne, je prononçai mes premiers mots dans ma langue maternelle, celle de *matka* Bronia. Mon père russe, lui, croupissait dans les sous-sols de la « Grande Maison⁴ ». Jusqu'alors, quand on essayait de me faire causer, je me contentais, fidèle à mon habitude, de sourire jusqu'aux oreilles. Assis par terre, barbouillé de la tête aux pieds, je me bidonnais à longueur de journée, la plupart du temps sans raison particulière. Et voilà que je me mis à soliloquer ! *Matka*, vous pensez, était aux anges. Elle fêta même l'événement en concoctant un festin polonais, avec lentilles, carottes et convives.

Le lendemain matin, on venait l'arrêter. Faïna, notre concierge tatare, franchit le seuil de notre porte, suivie par un militaire très courtois, qui serrait sous son bras un volumineux dossier, et par d'autres bonshommes encore. Le militaire très courtois demanda à *matka* ses nom et prénom, puis lui posa plusieurs fois la question de sa nationalité, pendant que ses compagnons retournaient l'appartement, fouillant tables, lits et armoires. Avec mes mots, donc en polonais, j'essayai de leur expliquer qu'on n'avait pas de cloportes. *Matka* pria alors Faïna d'appeler tonton Janek qui vivait au rez-de-chaussée afin qu'il m'emmène chez lui. Lorsqu'il arriva, elle me bénit au nom de *Matka Boska*⁵ et m'embrassa. À aucun moment, Felia, mon frère aîné, n'avait bougé de la chaise près de la fenêtre, sur laquelle il se balançait sans piper mot. En ce temps-là déjà, il était bizarre.

Faïna la Tatare prit en pitié l'avorton que j'étais et me confia aux bons soins des Polonais du rez-de-chaussée.

4. Appellation officieuse du siège du FSB (NKVD à l'époque) à Saint-Pétersbourg.

5. « Sainte Mère de Dieu ».

Peu après, elle leur amena aussi mon frère, qui se trouvait dans une extrême agitation : on ne l'avait pas embarqué à la Grande Maison parce qu'il était trop jeune pour être un espion, mais on lui avait certifié que, bientôt, on viendrait nous chercher pour nous conduire dans une espèce de foyer.

Oui, j'étais vraiment petit, à l'époque. Chez mon parrain Janek, ébéniste de son état, je voyageais sous les innombrables tables, divans et dormeuses qui encombraient son logis, devenant peu à peu un spécialiste de leurs dessous, ainsi que des « dessous » en général. D'ailleurs, une fois, je découvris sous une table un mystérieux paquet caché loin des yeux importuns et fus drôlement puni.

J'adorais les travaux de menuiserie de tonton Janek. J'avais un faible pour les copeaux, si beaux et si odorants que j'avais même essayé de les manger.

Felia, suite aux multiples passages à tabac que ses camarades de classe infligeaient aux fils d'espion, tomba malade. Dès lors, l'école a toujours représenté pour moi un lieu inhospitalier et dangereux.

Je revois mon frère, planté devant l'immense carte géographique de tonton Janek. Il passait des heures à la parcourir du doigt, cherchant désespérément à comprendre où notre père et *matka* Bronia avaient été envoyés. Janek affirmait que c'était à la Grande Maison. Qu'est-ce que c'était que cette maison-là ? Et pourquoi y enfermait-on les espions ? Je me l'imaginai cachée au cœur d'une ténébreuse forêt, aussi touffue et sombre que celle où se perdait le Petit Poucet. Hommes et femmes espions y vivaient main dans la main, en une fratrie unie. À part eux, personne ne savait ce qu'« espionnage » voulait dire. C'était un secret. Voilà pourquoi la forêt était si sombre et si touffue, et la maison si grande. Les microbes comme moi n'y étaient pas admis, pourtant

je le souhaitais de tout mon cœur car, désormais, j'étais seul au monde : Felia était mort d'une pneumonie à l'asile de fous.

À défaut d'intégrer la Grande Maison, je découvris l'orphelinat d'État et mon existence devint institutionnelle. Mon ignorance du russe m'obligea à redevenir muet : mon parler chuintant irritait mes congénères au possible. Ils croyaient que je me moquais d'eux, ce qui m'exposait à de sévères représailles. Force me fut de la boucler pour un bon moment. Afin de nous éloigner de la guerre, on nous déplaçait de ville en ville, d'ouest en est, et je finis par me retrouver en Sibérie, dans la région d'Omsk. Autour de moi, les lardons en âge de parler braillaient en russe à qui mieux mieux et – histoire que je les comprenne bien – juraient comme des charretiers. Parfois, ils me cherchaient des poux :

– Arrête de siffler, saloperie de serpent. Cause la Russie, nom de Dieu !

Pareille pédagogie eut pour conséquence de me fermer le clapet jusqu'à mes quatre ans et demi. J'étais toujours d'accord avec tout le monde sans jamais desserrer les lèvres : je « jouais les Meuh-Meuh », autrement dit les sourds-muets. La guerre battait son plein quand enfin, à la stupéfaction générale, et à la mienne en particulier, je me mis à « causer la Russie ».

À l'orphelinat, les assiettes n'existaient pas : on nous donnait à manger dans des tasses en fer-blanc, avec des cuillers métalliques. Soupe, plat principal (quand « plat principal » il y avait) et thé étaient servis dans une seule et même tasse. On nous laissait entrer au réfectoire après que toutes les tasses avaient été disposées sur les tables. En attendant, une horde de mômes claquant du bec s'agglutinait contre la lourde. Lorsque celle-ci s'ouvrait, nous nous précipitions tels de petits animaux sur nos gamelles respectives. Un jour, un « bâtard » (un gars pas

de chez nous), criblé de boutons et le nez dégoulinant de morve, vint grossir nos rangs affamés. Jouant des coudes, il bondit dans la cambuse avant tout le monde et, au vu de tous, se mit à tremper dans nos tasses son index crasseux, qu'il avait léché au préalable. À ce spectacle, un mot très grossier et très russe jaillit de ma bouche. Moi-même je ne le compris pas vraiment, mais je sus qu'il avait quelque chose à voir avec la maman du morveux. Celui-ci en resta comme deux ronds de flan, à l'instar de mes congénères : un « Meuh-Meuh » qui parle, mince alors ! Après cela, je passai définitivement au russe et, peu à peu, oubliai ma langue maternelle.

Mais tous ces souvenirs m'ont écarté de l'essentiel, à savoir les questions existentielles qui trottaient dans nos petites têtes de pupilles de la nation⁶, et comment nous essayions de les résoudre.

– Les guides, c'est aussi des êtres humains ou alors c'est juste des guides ? Et quand on est guide, est-ce que la moustache est obligatoire ?

– C'est quoi, le mieux : un espion ou un ennemi du peuple ? Ou bien les deux, c'est kif-kif ? Nous, par exemple, on est les deux à la fois, pas vrai ?

Lorsque deux gamins faisaient connaissance, ils se lançaient :

– T'es un espion ?

– Non, un ennemi du peuple.

– Et si t'étais l'un et l'autre, hein ? Comme moi, par exemple ?

Toutefois, ce qui nous travaillait le plus, c'était :

– Pourquoi appelle-t-on « grand-père » le camarade Lénine ? Il n'avait pas de petits-enfants, que je sache.

6. À cette époque, les orphelinats soviétiques se trouvaient sous la responsabilité du NKVD, lequel se chargeait d'y placer les enfants, la plupart considérés comme « fils d'ennemis du peuple ».

Peut-être parce qu'il a une barbe ? Ou peut-être parce qu'il est mort ?

– Si le camarade Staline est l'ami de tous les enfants, ça veut dire quoi ? Qu'il est notre ami aussi ?

Notre « chef », le plus âgé d'entre nous, n'y tint plus et finit par poser cette dernière question à notre éducatrice. D'abord la brave dame éprouva une frousse bleue, puis elle entra dans une colère noire et, l'attrapant au collet, le traîna au poste des gardiens. Nous l'y entendîmes crier et pleurer à chaudes larmes.

Des questions existentielles, on en avait encore des tas et des tas...

Personnellement, je considérais que l'espionnage n'était pas une activité si répréhensible. Après tout, Stepan, mon père, ne pouvait pas être quelqu'un de mauvais ! Au contraire, c'était un homme très beau et très bien : il vous suffit de jeter un œil sur sa photo pour vous en convaincre. Et ma *matka* chérie, qui me chantait de si douces berceuses !

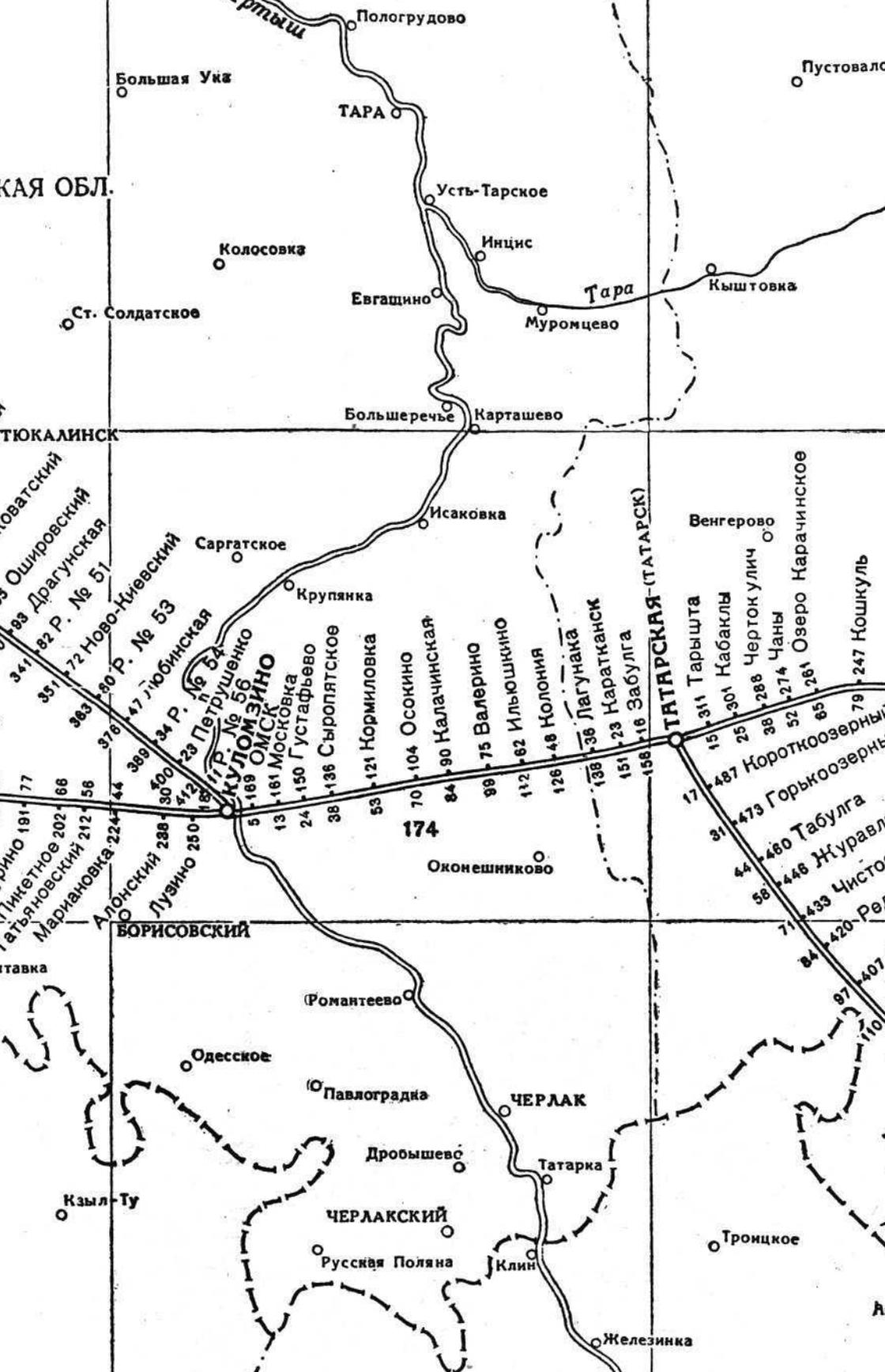
*Dors, mon ange, mon petit,
le Seigneur protège ton sommeil...*

Ou encore :

*Z popielnika na Edwasia
Iskiereczka mruga,
Chodź ! Opowien ci bajeczkę,
Bajka będzie długa⁷.*

Ô *matka* Bronia, prends-moi comme espion ! Qu'on puisse, toi et moi, causer la Pologne...

7. « Une petite lumière/Vacille dans la brise légère/Elle tremblote, elle clignote/Elle appelle mon petit Eddy/Pour lui narrer de beaux récits. » (En polonais dans le texte.)



КАЯ ОБЛ.

ТЮКАЛИНСК

Оширский
Драгунская
Ново-Нивский
Любинская
Алонский
Лузинно

181
202
212
224
288
300
312
389
400
412
423
44
47
53
56
58
66
77
82
86
90
94
98
104
108
112
116
120
124
128
132
136
140
144
148
152
156
160
164
168
172
176
180
184
188
192
196
200
204
208
212
216
220
224
228
232
236
240
244
248
252
256
260
264
268
272
276
280
284
288
292
296
300
304
308
312
316
320
324
328
332
336
340
344
348
352
356
360
364
368
372
376
380
384
388
392
396
400
404
408
412
416
420
424
428
432
436
440
444
448
452
456
460
464
468
472
476
480
484
488
492
496
500

БОРИСОВСКИЙ

ТАТАРСКАЯ (ТАТАРСК)

Тарышта
Кабаклы
Чертокулич
Чаны
Озеро Карачинское
Кошкуль
Короткоозерный
Горькоозерный
Табулга
Журавл
Чисто
Рел

ТАРА

Тара

ЧЕРЛАК

ЧЕРЛАКСКИЙ

174

Колосовка

Ст. Солдатское

Большеречье Карташево

Исаковна

Саргатское

Крупянка

Петрущенко

Куломзино

ОМСК

Московка

Густафьево

Сыропятское

Кормиловка

Осокино

Калачинская

Валерино

Ильюшино

Колония

Лагунака

Наратканск

Забулга

Романтеево

Одесское

Павлоградна

Дробышевс

Татарка

Русская Поляна

Клин

Железинка

Троицкое

Кзыл-Ту

Пустовало

Première partie

LE DORTOIR DES MORPIONS

*J'suis pas un fils à maman
Ni un fils à papa,
J'ai poussé dans un champ
Et l'vent m'emporta.*

(Complainte de l'orphelin)

LA BALLADE DU PETIT AVION DE BOIS

Impossible de me rappeler dans quelles circonstances j'avais atterri à l'orphelinat de Leningrad, à la veille de la guerre. Peut-être était-ce mon parrain, ton-ton Janek, qui m'y avait envoyé, à moins qu'on ne m'eût enlevé à lui et parachuté là-bas. Quand et comment la guerre avait-elle commencé ? Aucun souvenir non plus. Ce dont, en revanche, je me souviens très bien, c'est du jour où nous autres, les « têtards-godichons » comme nous appelaient les grands, on s'était mis à y jouer. Trois zigues furent désignés « Allemands » par le collectif : un petit Tatar rouquin, un garçon brun aux grands yeux dit le Noiraud, et moi-même, alors comprenant mal le russe et chuintant à la polonaise. Les « Rouges » nous assaillaient et nous, nous rendions les armes. On était menés de pièce en pièce les mains en l'air, puis fusillés l'un après l'autre et obligés de rester longtemps étendus au sol. Je détestais ce jeu. Heureusement, avec l'arrivée du froid, la marmaille signa une trêve.

Ce dont je me souviens aussi, c'est de la diminution inéluctable des portions dans nos gamelles, le matin, le midi et le soir.

Et puis, il se produisit un événement très étrange.

En plein hiver, d'immenses bonshommes – de véritables Gulliver –, en bonnets de fourrure et grosses bottes de feutre, firent irruption dans notre orphelinat et sélectionnèrent neuf têtards-godichons de quatre, cinq ans parmi les plus malingres, dont bibi, qu'ils alignèrent le long du mur. Après nous avoir examinés, ils ordonnèrent aux éducateurs de nous vêtir de ce qu'il y avait de plus chaud. À la va-vite, on nous fit enfiler de larges frusques dépareillées et on donna à chacun une lourde couverture ouatinée. Ainsi parés, on fut expédiés dehors où nous attendait un gros bus ronronnant. Deux bonshommes nous hissèrent à l'intérieur, où nous découvrîmes d'autres adultes en bonnets et bottes de feutre. Sept marmots furent casés sur les deux sièges avant, et les deux autres – le Bigleux et moi – sur le siège arrière. À ma droite trônait le chef : il lançait des ordres et tous lui obéissaient au doigt et à l'œil.

L'hiver, cette année-là, avait été précoce et extrêmement froid. Une épaisse couche de neige recouvrait la ville, dont les rues étaient bordées de congères trois fois plus hautes que moi. Où allions-nous ? Mystère. Un des nôtres, surnommé le Foireux, posa la question au chef.

– Prendre l'avion, répondit ce dernier.

– L'avion ? Formidable ! s'écria-t-on en chœur. On va voler dans les airs !

– Ça, oui ! Vous allez voler haut, très haut, au-dessus du Ladoga.

Le bus roulait au pas, sans marquer d'arrêt, pas même lorsque retentit la sirène et que des tirs éclatèrent. À la tombée de la nuit, nous quittâmes la ville et nous engageâmes sur une immensité blanche, traversée par une

route. Soudain, les Gulliver dressèrent l'oreille : ils venaient de percevoir le vrombissement sourd d'un avion. Notre chauffeur appuya sur le champignon, nous projetant de tous côtés, surtout les passagers du siège arrière : la neige dissimulait une surface crevassée, ponctuée de nids-de-poule. Le vrombissement se rapprochait de plus en plus.

– Un « Messer », cria le chauffeur. Il va nous prendre en chasse, sûr !

– Planquez les gamins au sol, sous les sièges, vite ! commanda mon voisin.

À peine ses ordres furent-ils exécutés qu'une rafale pourfendit notre habitacle. Vu le boucan du moteur, je doute que nous ayons réellement entendu la mitraille : c'est la vue des trous dans le plafond qui nous renseigna sur l'attaque du Messer.

Ce premier raid ne fit pas de victimes. Le chauffeur pompait du moteur ses dernières forces, pressé de quitter ce maudit champ. L'ennemi ne tarda pas à revenir à la charge : volant en rase-mottes, il nous gratifia d'une nouvelle giclée. Un Gulliver s'écroura près de la cabine du conducteur, tandis qu'un mouflet se mettait à hurler... Instinctivement, je voulus voir et me montrai hors de ma cachette. À cet instant, pour la troisième fois, le Messer fonça sur nous. Une nouvelle rafale fracassa les vitres du côté gauche, provoquant une pluie d'éclats sur nos têtes, dont un se planta dans mon arcade sourcilière. Le chef me releva aussitôt pour me le retirer. J'avalai une grande goulée de mon propre sang et perdis connaissance.

Lorsque je revins à moi, j'étais étendu sur un banc, à l'intérieur d'une bicoque. Par la fenêtre, on apercevait une vaste plaine enneigée, bordée d'un bois. Je contemplais le monde d'un œil seulement : l'autre, ainsi que la majeure partie de mon crâne, disparaissait sous les bandages.

Avec des paroles sans doute de réconfort que je ne compris pas, le chef des Gulliver me souleva de mon lit de fortune et m'installa à ses côtés, le plus près possible d'un fourneau incandescent. Le reste de notre petite troupe s'y pressait déjà, fixant les flammes avec des yeux pleins de sérieux, des yeux d'adultes. Sur la plaque du fourneau, une grande bouilloire de cuivre était en train de chauffer. Quand l'eau eut bouilli, on nous distribua des tasses en métal et un gros morceau de sucre avec une tranche de pain. Un des hommes, un barbu à l'air féroce, versa du thé dans l'eau bouillante, remua le liquide à l'aide d'un impressionnant couteau de chasse et entreprit la tournée des tasses. Le goûter expédié, on nous ordonna de nous vêtir et d'aller satisfaire nos besoins dans la cour. Puis, on nous emmitoufla des pieds à la tête dans les couvertures fournies par l'orphelinat, si bien qu'on finit par ressembler à de petits paquets. Au total, de ces paquets, on en comptabilisa sept. Sept, au lieu de neuf. Où donc étaient passés les deux derniers ? Étaient-ils gravement blessés ? Morts, peut-être ? Je n'avais pas les mots pour demander.

Telles des mères serrant sur leur cœur leurs nourrissons emmaillotés, les géants nous portèrent dans la nuit noire jusqu'à un avion posé à la lisière du bois. Autour de l'engin, qui m'avait alors paru immense, d'autres bonshommes faisaient la chaîne, sortant de camions garés à proximité une profusion de caisses dont ils chargeaient le coucou. Avec nous, ils procédèrent à l'identique et, passant de mains en mains, nous nous retrouvâmes à bord.

À l'intérieur, une rangée de bancs munis de dossiers s'étirait de chaque côté de la cabine. Nous fûmes installés sur ces bancs et maintenus à leur dossier par de solides cordages. Au milieu de la cabine s'élevait une construction de guerre qui ressemblait à un étrange escabeau : quatre poteaux servaient de support à des planches qui, disposées de façon à former des marches,

menaient à une trappe aménagée dans le plafond, où on avait casé une mitrailleuse.

À gauche et à droite de cette construction, d'immenses cadres en bois, auxquels on avait accroché les fameuses caisses, occupaient le reste de la cabine : hormis un étroit passage qui conduisait à la porte, il n'y avait plus de place où poser le pied. Selon toute vraisemblance, l'appareil, à l'origine destiné à transporter des voyageurs, avait été transformé à la va-vite en avion de fret : ses hublots rectangulaires étaient condamnés de l'intérieur par des plaques métalliques, tandis que l'habitacle était éclairé par deux pauvres ampoules qui clignotaient au plafond. Le même *pan*⁸ commandant dirigeait les opérations et, comme dans le bus, il menait ses gars à la baguette, pilotes compris.

J'étais saucissonné juste en dessous du tireur à la mitrailleuse, mais c'est à peine si ma petite taille me permettait d'apercevoir ses énormes bottes.

De cet épisode en avion, je n'ai gardé que des fragments épars : sans doute devais-je régulièrement tourner de l'œil à cause de ma blessure (j'avais tout de même été salement amoché), à moins que le thé sucré versé dans les tasses des têtards-godichons n'eût été assaisonné d'une bonne rasade d'alcool, histoire qu'ils ne mouftent pas.

L'effet de cette potion magique effaça le décollage de ma mémoire. Je fus tiré de mon sommeil de plomb par de violentes secousses : l'avion penchait sévèrement sur le côté et, si nous n'avions pas été attachés à nos sièges, nul doute que nous aurions valsé à travers la cabine.

Combien de temps dura notre vol ? Mystère. La trappe au plafond laissait filtrer un rai de lumière : le jour pointait déjà.

8. « Monsieur » en polonais.

Une tension quasi palpable régnait dans l'avion. Les Gulliver, debout, se tenaient aux poteaux de la construction de guerre, pendant que le soldat mitraillait à tout-va. Je mis un petit moment à comprendre qu'il répondait à des rafales ennemies. Les pilotes, s'efforçant d'échapper à nos poursuivants, faisaient louvoyer l'appareil dans les airs et le penchaient tantôt à gauche, tantôt à droite : les paquets que nous étions se retrouvaient suspendus dans le vide.

De ce combat inégal avec les Messer, je ne retins pas grand-chose, vu que je m'étais encore évanoui. À un moment donné, mon œil valide s'entrouvrit et je vis comme dans un rêve les marches de l'escabeau se teindre d'un épais liquide rouge sombre. Du sang. Mais d'où provenait-il ? me demandai-je dans mon semi-coma. C'est alors qu'à la suite du sang le corps du soldat mitrailleur glissa à mes pieds ; une balle explosive lui avait éclaté le crâne. Une âcre odeur de brûlé emplît la cabine.

C'était la première mort violente à laquelle j'assistais. Peut-être étais-je trop sonné par ma blessure, ou peut-être m'étais-je, en deux mois et demi de blocus, habitué à l'idée qu'on doit casser sa pipe, le fait est que je n'éprouvais aucune peur, ni pour ma vie ni pour celle des autres. Cette fin subite n'était qu'une donnée factuelle, rien de plus. La guerre abrutit. Après la fusillade du bus et la vision de ce sang rouge sombre, un ressort s'était cassé en moi : j'étais devenu impénétrable aux émotions. L'unique sensation que j'étais encore capable de ressentir était le froid : au fond de mon cocon de laine, mes pieds s'étaient transformés en moignons glacés.

Entre-temps, notre petit avion de bois avait sacrément morflé ; son gouvernail était la proie des flammes, et les Gulliver, armés d'extincteurs, essayaient d'éteindre l'in-

ce. Une douleur aiguë me vrilla soudain les tympans : nous perdions de l'altitude à une vitesse vertigineuse. Mes yeux s'obscurcirent et, de nouveau, je sombrai dans l'inconscience.

Quand je revins à moi, j'étais en plein vol plané : un choc d'une rare violence m'avait projeté, toujours saucissonné dans ma couverture, à l'arrière de la cabine. Les gars occupés à lutter avec le feu avaient roulé à terre. L'avion piqua du nez, heurta la rive gelée du Ladoga et se mit à glisser dessus, libérant un étrange crissement qui, aujourd'hui encore, résonne à mes oreilles.

À défaut des paroles que je ne compris pas, je me rappelle les cris du commandant. Étendu sur le sol, il hurlait des ordres aux pilotes, tandis que l'appareil ralentissait sa course. Dès que l'engin se fut immobilisé, l'homme bondit sur ses pieds, se signa (du moins ai-je cru le voir), et prit la tête des opérations : aux uns, il ordonna d'arracher les plaques métalliques qui protégeaient les hublots, de briser les vitres, de nous extraire par ces issues et de nous déposer à cinq cents mètres de là ; aux autres, il assigna de sauver les caisses ; aux troisièmes, il enjoignit de combattre le feu tant que les biens et la marmaille n'avaient pas été évacués. Les pilotes furent sommés d'emporter les instruments de bord, les plaques métalliques, les vivres, l'alcool et, de manière générale, tout ce qui leur tomberait sous la main.

Telles des fourmis avant l'orage, les hommes s'agitaient autour de l'épave, la vidant de tout ce qui était transportable : caisses, instruments, denrées et autres. Je revois les coups de hache assénés sur les cordes qui nous liaient aux bancs, je nous revois, nous, paquets emmaillottés, voler par les hublots, puis être couchés côte à côte à même la neige. À peine avait-on vidé la cabine et éloigné de l'épave les biens récupérés que l'avion explosa. Je m'évanouis encore, pour changer, et revins à moi sous

l'effet de violentes vapeurs d'alcool. À l'aide de caisses et de toile de bâche, un abri de fortune avait été élevé au-dessus de nos têtes ; les adultes frottaient avec de l'alcool nos corps transis et nous faisaient ingurgiter un médicament miracle : de la vodka coupée à l'eau.

Tant que les hommes purent profiter de la lumière du jour, ils s'appliquèrent à constituer un camp – sorte de petite forteresse en forme de cercle. Au centre fut creusé un foyer que, dès le lendemain, on dota d'un fourneau savamment monté avec de la ferraille. Cette même ferraille servit à fabriquer pelles et portes. En un mot, il n'y eut pas un morceau de l'avion qui ne fût employé à bon escient. Cinq cagnas apparurent ainsi, aux murs bâtis avec le reste des caisses et au sol recouvert de branches de pin enveloppées dans de la bâche. Elles étaient si petites, ces cagnas, que les Gulliver ne pouvaient y accéder qu'en rampant. Nous, les têtards-godichons, reçûmes la plus chaude.

De jour en jour, notre camp gagnait en aménagement et en confort. Combien de temps exactement nous y restâmes, je l'ignore, mais notre séjour y fut assez long. Pour avoir de l'eau, nous utilisâmes d'abord la neige, puis les hommes forèrent la glace du Ladoga. Un sentier fut tracé jusqu'au bois avoisinant afin qu'on puisse s'y approvisionner en combustible. Par ailleurs, le commandant envoya les pilotes dans les villages les plus proches : chaudement vêtus, munis de cartes, ils entreprirent à pied une expédition sur plus de dix kilomètres dans de profondes congères.

Les premiers temps, nous subsistâmes grâce à la nourriture qu'on était parvenus à sauver : de la bouillie de seigle saupoudrée d'œufs en poudre. Un délice, parole ! Au troisième jour, les pilotes rentrèrent sains et saufs, montés sur des skis et attelés à un traîneau regorgeant de pommes de terre, de choux, de carottes, d'oignons

et d'autres victuailles. En leur honneur, on concocta un véritable festin. Nous autres étions également de la partie : installés sur un long banc taillé dans un tronc d'arbre, nous reçûmes chacun une tasse d'infusion aux herbes et une carotte. Certains gamins, il est vrai, ne savaient pas quoi faire de cette dernière : ils n'en avaient jamais vu de leur vie !

Un soir, deux énormes véhicules sur chenilles débarquèrent au camp. On nous emmaillota de nouveau et on nous chargea dedans avec les caisses. À la tombée de la nuit, nous quittâmes les lieux. Le lendemain vers midi, nous arrivâmes à une gare. Je remarquai que les gars maniaient les caisses avec une extrême précaution. Ce n'est que plus tard, dans le train, que j'appris qu'elles transportaient les plans et les calculs de notre nouveau modèle d'avion de chasse. Notre commandant-chef en avait été le concepteur. Je me souviens de son prénom, Sergueï. Sergueï Ierochevski ou Iarochovski, quelque chose comme ça. En nous embarquant dans son avion, il nous avait sauvés du blocus de Leningrad. Pourquoi nous, pauvres pupilles de la nation, plutôt que des enfants normaux ? Et pourquoi tant de bontés à mon égard ? Pourquoi m'avoir soigné, pansé de ses propres mains ? Avait-il été touché par le sourire qui brillait dans mon unique œil ? À moins que ce ne fût par ma petite croix...

Le train nous emmena à Kouïbychev⁹ où l'on nous remit à l'orphelinat d'État du NKVD. Là, les éducateurs m'enlevèrent cette croix, unique souvenir qui me restait de ma *matka* Bronia.

9. Nom porté par la ville de Samara de 1935 à 1991, à la mémoire du héros de la révolution Valerian Kouïbychev (1888-1935). En 1941, face à l'avancée des troupes hitlériennes, Staline ordonna de transférer à Kouïbychev le gouvernement de l'URSS, l'appareil du Comité central, ainsi que les usines, les institutions et les établissements culturels des villes menacées par l'ennemi, dont Moscou.

« L'INSTITUTION »

Les images du temps jadis, qui, sur le moment, paraissent si ternes et si ordinaires, gagnent en couleurs avec les ans et s'imposent à notre souvenir avec un éclat inattendu.

En ces années féroces, quand par la faute de deux moustachus des millions d'hommes luttèrent à mort dans la Russie occidentale, nous, les enfants, coulions des jours paisibles au fin fond de la Sibérie. Notre quotidien dans cet orphelinat d'État modèle, régi par le NKVD et caché loin du monde dans le hameau de Tchernoloutchié, sur les bords du fleuve Irtych, n'avait rien de particulier. Nous n'avions peut-être pas d'autre toit que celui de « l'Institution » ou de « la croix des gosses », ainsi qu'on disait dans le peuple, mais au moins étions-nous au chaud entre les murs de cette bâtisse de briques rouges à trois étages, ancienne prison d'étape, devenue trop exigüe pour accueillir une faune adulte. Les fenêtres avaient gardé leurs barreaux, et les portes, la trace des guichets par lesquels on nourrissait les détenus. Cela ne nous gênait guère, bien au contraire : l'interstice entre le châssis des fenêtres et les barreaux faisait une excellente planque à trésors...

Nos journées se découpaient selon un emploi du temps drastique, dans le plus strict respect des préceptes du dernier chantre de l'URSS, le maréchal Lavrenti Pavlovitch Beria : réveil, gymnastique, débarbouillage, petit déjeuner, études ou travail, déjeuner, sieste, lavage de cerveau, dîner, toilette, coucher. Au moins dormions-nous dans des lits séparés, avec des draps en prime. Même qu'à chaque fête révolutionnaire, comme le 21 décembre, le jour de l'anniver-

saire de notre Guide, Joseph Vissarionovitch Staline, nous avons droit au petit déjeuner à une tartine beurrée...

Oh oui ! l'ordre et la paix régnaient en notre demeure. Nous n'étions plus les rejetons des ennemis du peuple mais des « pensionnaires », surveillés non par des « gaffes » mais par des « éducateurs ». Pour « surpète », nous disions gracieusement « camarade permanencier », et pour « mitard », « salle d'isolement ». Au-dessus de tous, telle l'étoile rouge en haut du képi, trônait le Crapaud, notre toute-puissante patronne, directrice entre les directrices : « Tu la vois d'dos, t'as peur, tu la vois d'face, tu meurs. »

Officiellement, les pensionnaires se divisaient en quatre catégories : les plus grands, les grands, les intermédiaires et les petits. Deux, trois ans faisaient la différence. Officieusement, selon la hiérarchie interne, les plus grands étaient des « gars », et les grands, des « momaques ». Ils occupaient le troisième étage, où ils étaient répartis sur plusieurs « cellules ». Nous, les intermédiaires, âgés de six à huit ans, portions le titre de « morpions » et avons deux dortoirs du deuxième étage pour logis ; dans l'aile opposée, deux autres dortoirs renfermaient les « têtards » – des mioches de moins de six ans –, dits aussi les « godichons ». Leur quartier était bouclé à clef, aussi les voyions-nous uniquement à la cantine ou dans la cour, à travers les barreaux des fenêtres. Nos appellations respectives avaient été gravées sur les portes des dortoirs : « gars », « momaques », « morpions », « godichons ».

L'aile gauche du premier étage abritait la cantine – « cambuse » dans notre jargon – et la cuisine. L'aile droite accueillait une immense salle de conférences, la « salle Dzerjinski ». Accroché au mur central, un fier

portrait de Felix Edmundovitch¹⁰ dominait la table du présidium, recouverte d'une nappe rouge et entourée de bancs. On n'y avait accès que les jours de fête quand, en foule endimanchée, nous devions célébrer les hauts faits de la révolution et la venue à cette occasion des grosses légumes de l'administration. Derrière le mur de Felix Face de Bouc, une deuxième salle était réservée aux réunions internes de la direction. Aucun de nous n'y était jamais entré, mais nous savions que les jours fériés, dans le dos de leur sacro-saint Guide, la chiourme y organisait des sauteriers du feu de Dieu. Deux tableaux monumentaux, sertis dans des cadres dorés, décoraient cet antre secret : *Staline à Touroukhansk* et *Le jeune Guide avec les ouvriers de Bakou*. Les « gars » les avaient renommés respectivement : *Sauterie des affranchis* et *Connais ton maître*.

Sur le chemin de la cantine, entre le rez-de-chaussée et le premier étage, un buste de grand-père Lénine trônait sur un piédestal en contreplaqué façon marbre rouge et entouré de pots de fleurs : « Le Grand Chauve au jardin ». Le Jour de la Victoire¹¹, des malotrus s'amuserent à le peinturlurer de couleur bronze, ce qui lui valut aussitôt d'être rebaptisé en « Cétoine des champs ».

Le rez-de-chaussée était investi par la direction, tous grades confondus. À droite de l'entrée principale se trouvait la « barboteuse », pièce où, après leur travail et leur promenade, les gars subissaient une fouille en règle. Nous nous étions parfaitement adaptés à ce rituel et avions instauré une ingénieuse chaîne d'escamotage : le butin ramassé dans la rue passait de mains en mains, échappant ainsi à la vigilance des « barbotiers ».

10. Prénom et patronyme de Dzerjinski.

11. En Russie, elle est fêtée le 9 mai.

Après la « barboteuse » venait la cellule de l'inspection sanitaire où l'on parquait les nouveaux arrivants. Ils y végétaient quelques jours en quarantaine, le temps de s'acclimater, avant d'emménager dans les étages.

Les deux cellules suivantes renfermaient l'enfer de l'orphelinat : la « kaputtarde » ou encore la « tom-bale », comprenez « l'infirmerie ». Très peu des nôtres en ressortaient vivants. Le médecin-chef aux commandes avait le nom de Kapa la Calamité. Son aide, une garde-malade sourde-muette d'une repoussante saleté, puait tellement qu'elle en rétamait les mouches ; chargée de l'entretien des lieux, cette créature ne faisait qu'ajouter à la crasse environnante. L'été, les pensionnaires consignés au désherbage du potager de l'Institution crevaient la pégrenne au point de bouffer les légumes qui poussaient sous leur nez. Les malheureux finissaient chez Kapa et mouraient de maladies intestinales. Lorsque le nombre de ces morts eut franchi la limite du tolérable, une commission de fonctionnaires galonnés débarqua sans crier gare et remonta les bretelles à notre hiérarchie. Après leur départ, le Crapaud déversa sur Calamité un flot d'injures bien féminines et, sous nos yeux, lui pétrit la face de ses petits poings grassouillets.

Enfin, le couloir du rez-de-chaussée s'achevait sur deux cellules d'isolement. Rien n'y avait été changé : elles avaient gardé tous les vestiges de l'époque carcérale. L'une d'elles arborait cette inscription saugrenue, grattée en des temps immémoriaux : « Ce qui est tatoué est à moué. » Parmi les morpions et les momaques, voire parmi les gars, on racontait que ces mitards étaient hantés, que les âmes des détenus qui y avaient cassé leur pipe revenaient la nuit, se glissaient dans l'escalier à la barbe du Foulque, notre vigile local, ancien taulard de son état, et montaient jusqu'à nos étages. Malheur à

celui qui tombait entre leurs pognes ! Ils l'emportaient illico dans l'au-delà. Maintes fois, on avait perçu de longues plaintes venant de l'escalier, auxquelles se mêlaient d'étranges hululements. Des courants d'air, diriez-vous ? Allez savoir...

LE CRAPAUD ET SA VALETAILLE

L'aile gauche du rez-de-chaussée revenait entièrement au Crapaud et à sa suite. Que le surnom de « Crapaud » ne vous étonne pas : les yeux globuleux de notre directrice expliquaient pareil baptême, qu'utilisaient à son égard non seulement ses pensionnaires, les ennemis du peuple, mais ses propres employés. Il était si pertinent, ce sobriquet, qu'il en avait fait oublier les véritables prénom et patronyme de la dame. J'ai beau essayer de m'en souvenir, la seule chose qui me vienne à l'esprit, c'est la vision d'une dondon moustachue aux gros bras courtauds, au cou trapu disparaissant sous un quadruple menton et aux quinquets de batracien. Elle portait des robes aux couleurs exclusivement marécageuses, dont seul le tissu, laine ou soie, variait selon les saisons. Elle avait encore une particularité : lorsqu'un de ses sujets avait fauté, elle trépigait devant lui, en tapant simultanément des deux pieds et en écarquillant autant que faire se peut ses vilaines mirettes.

En plus de servir corps et âme le camarade Beria, elle s'adonnait à la peinture à l'huile et manifestait un talent certain pour la « stalinographie ». Son gigantesque cabinet, aussi grand que notre dortoir, était un véritable atelier d'artiste : quand vous en poussiez la porte, vous tombiez sur deux impressionnants chevalets et un socle

où s'alignaient tubes de couleurs et pots remplis de pinceaux. Entre les chevalets s'étirait un large bureau, agrémenté de deux fauteuils ; au-dessus du siège directorial, une lithographie en noir et blanc représentait le petit père des orphelinats d'État d'URSS, le commissaire du peuple aux Affaires intérieures, Lavrenti Pavlovitch Beria. En face, encadré de volutes dorées, le Guide en personne, Joseph Vissarionovitch, en tenue militaire et une pipe à la main, adressait à son fidèle lieutenant un sourire énigmatique. Les chevalets, eux, pliaient sous le poids de deux immenses toiles qui illustraient le thème de prédilection de Maître Crapaud : Staline et les enfants.

La pièce embaumait la peinture à l'huile, l'essence de térébenthine et le tabac coûteux. Le Crapaud fumait de longues cigarettes qui n'étaient pas à la portée de n'importe quel bec : ses sous-fifres racontaient qu'elles étaient les préférées du Guide et qu'il était tout à fait normal que la directrice y ait droit, vu son grade et son statut de portraitiste officielle. Régulièrement, des pontes de l'armée venaient récupérer ses œuvres et les emportaient en voiture.

Malgré son talent et sa position, personne, à l'orphelinat, n'aimait cette bonne femme, « ni les jeunots, ni les vieux os, ni les loups, ni les chevreaux », selon l'expression de Macha Pied de Veau, notre plongeuse en chef. Même les gaffes n'en pensaient pas grand bien. Du haut de son Olympe bureaucratique, elle voyait le commun des mortels comme autant de moucherons que l'on peut à tout moment renvoyer d'une chiquenaude au néant qui les avait engendrés. À la vérité, les représentantes du beau sexe qui exerçaient dans ce genre d'établissements ne se distinguaient ni par leur bonté ni par leur amour des enfants, et plus leurs galons en jetaient, plus elles étaient vaches.

Le bras droit du Crapaud, également éducateur en chef des « gars », avait hérité du sobriquet gratifiant de « Tord le Groin ». Ancien surveillant-chef de *kolontai* (petit nom des maisons de redressement), il fut expédié chez nous pour renforcer les effectifs, à moins que ce ne fût pour expier quelque péché. Il tirait grand orgueil de ses états de service et, lorsqu'il les évoquait, il se caressait les paluches qu'il avait très grosses et très velues. Nul doute que, de longues années durant, elles aient été ses principaux outils de travail... « Par ici, ma nature, qu'on s'amuse un peu, susurrerait-il à l'oreille d'un môme fautif en le traînant au mitard par le collet. J'vais t'en flanquer une, de danse, que ça va pas être triste ! »

Comme sous-fifres, il avait réquisitionné trois gardiens : Volée de Bois, Bûche sur Pattes et le Battoir. Dans la catégorie des peigne-culs, ce dernier tenait le pompon : employé officiellement en tant que chauffeur, c'était avant tout un lèche-bottes accompli et une balance notoire. Les deux autres exécutaient les fonctions de porte-clefs et d'extincteurs : le soir, après avoir aboyé un « Tout le monde au lit et que ça pionce ! », ils éteignaient la lumière dans les dortoirs et verrouillaient les cellules qui donnaient sur la cage d'escalier. D'après notre plongeuse, qui ne craignait rien ni personne, ces bestiaux n'étaient qu'un ramassis de poltrons qui se planquaient du casse-pipe dans un orphelinat du NKVD.

Les têtards-godichons, eux, étaient gouvernés par une espèce de géante, que les gaffes avaient surnommée la Gourdasse. Cette brave éducatrice n'usait pas d'un langage des plus châtiés. Si un lardon lui tombait dans les pattes, elle lui lançait un furieux : « Ôte-toi de là, corniaud de la borne, ou je te ratatine ! » Macha Pied de Veau, toujours elle, la traitait de « pisseuse de côte-

lettres » et n'avait pas de termes assez crus pour commenter les orgies auxquelles elle s'adonnait avec la chiourme : « Éducatrice mon cul, que Dieu me pardonne ! Une enragée du derche, oui, qui sait pas où donner de la fente ! »

Pour compléter le tableau, deux autres figures féminines méritent d'être mentionnées : l'intendante et la cantinière. La première était chargée de nous distribuer frusques, serviettes, savons et linge de lit ; à cause de son faciès déjà terrifiant de nature et rendu plus terrifiant encore par les ravages de la vérole, les gardiens l'avaient baptisée la Rouillure. Elle portait l'uniforme militaire, mais sans galons. Un ordre du Drapeau rouge agrémenté d'un ruban décorait sa capote délavée. On racontait que, pendant la guerre civile, elle avait courageusement combattu dans l'armée Rouge au fin fond de la taïga, et que c'est là qu'elle avait « rouillé ». En ce qui nous concernait, c'est à peine si la partisane nous adressait la parole, excepté quand on venait changer le linge. S'extrayant de sa buanderie, un clope de gris au coin du bec, elle posait sur les mouflets qui attendaient devant sa porte des yeux étrangement fixes : « Alors, graines d'ennemi ? rugissait-elle d'une voix rocailleuse. On joue les beaux parce qu'on veut du propre ? » L'administration se méfiait d'elle : cette Rouillure décorée faisait une révolutionnaire bien trop intègre à son goût.

La seconde était une mémère à la trogne bouffie dont les bajoues, allez savoir pourquoi, avaient un beau jour viré à l'écarlate. Question bourrelets, elle n'avait rien à envier au Crapaud, aussi son blase avait-il coulé de source : « Porc en gelée ». À nos prières affamées d'avoir du rab, elle répondait par un unique refrain : « Le règlement veut pas », avant de nous tourner son large dos de grosse truie repue.

UN MOT À PART SUR LE BINOCLARD

Cette basse-cour servile comptait tout de même un être humain, le vieil Efimytch, notre « trésorier ». Lorsqu'un quidam lui demandait s'il était le comptable, il répondait invariablement :

– Non, je suis le trésorier.

Ce binoclard au caillou dégarni était vraiment un drôle d'adulte : primo, il nous considérait d'égal à égal ; secundo, chaque fois qu'il croisait l'un des nôtres dans le couloir, il lui souriait avec gentillesse et s'enquêrait poliment :

– Eh bien, jeune homme, quoi de neuf sous votre soleil ?

Il va de soi que sa question nous plongeait dans une profonde perplexité : quel soleil pouvait bien nous échoir, à nous, pauvres morpions ? La plupart, d'ailleurs, préféraient l'éviter.

Son imposant appendice nasal était chaussé de lunettes aux verres aussi gros que des culs de bouteilles. Dans la poche intérieure de son veston passablement crasseux, il gardait, retenu par une ficelle, un chiffon spécial destiné à leur entretien, dont le processus constituait une sorte de rituel : il ôtait ses verres embués, fermait ses paupières rougies, et, délicatement, en se détournant avec pudeur, les tapotait avec son petit chiffon. Ce rituel, les gars nous l'avaient expliqué à leur manière :

– C'est qu'il pétoche, l'Efimytch, à l'idée qu'on lui tire sa chiffe et qu'il n'y voie plus bernique !

Il nous donnait l'impression de sortir de quelque vieux conte oublié, ce « trésorier-comptable » si humain et si peu ordinaire...

TANTE MACHA ET ONCLE THÉMIS

Il y avait encore deux adultes qui nous étaient accessibles et bienveillants. Le premier, d'origine grecque, était « l'homme des gros travaux » pour l'administration, oncle Thémis pour nous autres et Thémistocle de son vrai baptême ; la deuxième était tante ou tatie Macha pour les petits, et Macha Pied de Veau pour le reste des pensionnaires.

Il n'existait pas d'ouvrage qu'oncle Thémis n'aurait pu abattre : scier, raboter, menuiser, bâtir, réparer les clefs et les serrures, souder, peindre, enduire, affûter et même recoudre les souliers, bref, il pouvait conjuguer à la première personne tous les verbes désignant de près ou de loin des tâches masculines. Il va de soi que le Crapaud l'exploitait au maximum : oncle Thémis lui avait construit des bains privés et réparé son poêle ; il lui fabriquait ses toiles, taillait les cadres pour ses tableaux, bricolait des portes, des meubles, en un mot trimait comme un esclave pour son bon plaisir. Jour et nuit, on le voyait devant le vieil établi qu'il avait installé dans une annexe de l'orphelinat, où d'ailleurs il vivait, en se chauffant à la flamme d'un minuscule fourneau. Le NKVD, sans doute, l'avait exilé en Sibérie avec interdiction de quitter le territoire et mis en servage à l'Institution. Lorsqu'il lui fallait mener un grand chantier, le Crapaud l'autorisait à prendre un apprenti parmi les pensionnaires les plus âgés. C'était une véritable aubaine : le maître payait sa main-d'œuvre avec du perlot local, ni vu ni connu de la hiérarchie.

En bons morpions, nous l'assaillions de questions idiotes :

– Oncle Thémis, t’es un Grec ancien ou t’es juste un Grec ? La Gourdasse, elle dit comme ça que tu descends des Grecs anciens.

– C’est bien pour ça que c’en est une, de gourdasse... Je descends des Grecs de Crimée.

– Dis, t’es un espion ou un ennemi du peuple ?

– Ni l’un ni l’autre.

– Ben pourquoi t’es là, alors ?

– Parce que je suis un Grec de Crimée.

– Tu crois qu’ils vont te laisser rentrer chez toi ?

– J’en sais fichtre rien. Demandez à la Gourdasse, tiens, elle doit savoir, elle.

Tante Macha devait son surnom à une malformation congénitale : son pied gauche n’avait pas de plante, juste un talon, ce qui le faisait ressembler à un sabot. Pour marcher, elle était obligée de porter des godillots spéciaux. Ses coups de gueule et son penchant pour le jus de treille étaient connus cent lieues à la ronde, mais dans notre petit pays coupé du monde par les barbelés, il n’y avait pas âme plus charitable.

Elle gâtait les godichons avec toutes sortes de bonnes choses à manger – un jour c’était une carotte, un autre, un jeune navet – et pansait leurs bobos aux coudes et aux genoux avec des compresses au plantain. Les morpions non plus n’étaient pas en reste : qui venait lui présenter une énième bosse au front sur laquelle elle appliquait une pièce de cuivre, qui lui tendait une main brûlée qu’elle enduisait d’huile de tournesol. « Qu’est-ce t’es allé la fourrer au feu, aussi, ma nigouille ? Menotte, menottine, tu touches, tu froisses, tu casses et tu égratignes », chantonnait-elle en prodiguant ses soins.

Quand les gaffes s’en prenaient à nous, elle surgissait de la cuisine toutes griffes dehors et les abreuvait

d'épithètes si folkloriques qu'ils ne savaient plus où se mettre. La directrice lui inspirait le plus profond mépris et, pour peu qu'elle eût sifflé un godet de trop, elle ne manquait pas de l'exprimer : « Tu parles d'une peintresse ! Son art, c'est de faire pleuvoir, donc son lot, c'est d'être un crapaud... » Macha Pied de Veau acheva ainsi de transformer en « Crapaud » notre illustre artiste du NKVD. En guise de représailles, celle-ci menaça de raccourcir la langue trop pendue de la plongeuse et de la flanquer dehors, avec sa patte infirme.

De tous les officiels, seul Thémis, « l'homme des gros travaux », trouvait grâce aux yeux de Macha. Après la guerre, il lui confectionna une paire de hauts bottillons à l'aide de lambeaux de cuir dénichés çà et là, en adaptant le gauche à son petit sabot. Macha fêta son cadeau en organisant dans la vieille remise un gueuleton du tonnerre, arrosé d'un tord-boyaux de son cru. À la fin de la soirée, elle n'y tint plus et se mit à guincher dans ses belles bottines lacées en braillant des refrains licencieux, dont un me marqua à vie :

*Je me promenais au bois
Lorsque passa devant moi
Un attelage d'éléphants
Transportant un vit géant.
Ah, ce vit ! quand je le vis,
Toute contenance je perdis !
Six pieds de large, douze de long,
Y avait d'quoi me fendre le c.n.*

Difficile de trouver métaphore plus monumentale.
De l'homérisme stalinien, pur et dur.

MACHA, NIOUCHA ET LA BOÎTE DE CRAYONS

Macha Pied de Veau avait une aide qui l'assistait dans ses différentes tâches : Nioucha, ou « Nioucha la jeune, panse douillette » selon l'expression locale. Une belle plante grasse et rose, aux rondeurs fermes et aux yeux vifs. J'ignore pourquoi, mais c'est bibi que Macha aimait prendre à partie lorsque, couvant d'un œil entendu la démarche chaloupée de « Panse douillette », elle y allait de son commentaire : « Bigle un peu, mon neveu ! Nioucha cherche matou à son chat et, comme disent nos bolcheviks, qui cherche bien trouve toujours... »

À l'époque, je ne comprenais pas tout, même si j'en savais déjà un bout sur les choses de la vie.

Ce n'était pas l'ouvrage qui manquait à ces dames : outre la vaisselle, elles devaient ranger et nettoyer les cellules (pardon, les dortoirs), les couloirs, la cage d'escalier, le mitard, les lavabos, les latrines. Le pied gauche de tante Macha et, selon ses propres termes, sa « chienne de vie passée dans les braguettes des Rouges », la dispensaient de tous les travaux, excepté la plonge. La jeune s'en débrouillait donc, secondée par nous autres, en profitant au passage pour exhiber ses cuisses nues. Les gaffes la couvaient de regards concupiscent : n'eût été Macha, ils l'auraient depuis longtemps passée à la casserole.

Le nettoyage de la cage d'escalier s'intitulait « Nioucha fait son cinéma »... C'était la grande attraction de la semaine. Lorsque la belle s'y adonnait, jupes généreusement retroussées, les petits gars accouraient, dévalaient les marches quatre à quatre et, depuis le

rez-de-chaussée, nez dressés, se rinçaient l'œil tout leur soûl, jusqu'à ce que les en chasse Macha ou les « camarades permanenciers ».

Parfois, dans des buts éducatifs, on nous emmenait à quelque manifestation culturelle. Si nous piaffions d'impatience en attendant ces incursions dans le monde, ce n'était pas seulement parce qu'elles étaient notre unique sortie. Comme le veut le dicton, « le chemin nourrit le coquin » : avec un peu de veine, on pouvait dénicher sur le trajet mille et une trouvailles...

Je commis mon premier larcin presque par inadvertance, sans m'en rendre compte. Ce jour-là, on avait été conduits je ne sais plus où, voir je ne sais plus quoi. Une seule image m'en est restée : posté face à une fenêtre et nous tournant le dos, un homme démesurément long, penché très bas sur une table – on aurait presque cru qu'il était couché dessus –, traçait des formes sur une grande feuille blanche. À sa droite, il y avait une boîte de crayons de couleur impeccablement taillés.

Des crayons, je n'en avais plus revu après ma brève petite enfance en famille. J'ignore par quelle mystérieuse opération du Saint-Esprit cette boîte se retrouva planquée sous ma veste d'uniforme. Tout ce qui comptait, c'était qu'à présent elle était à moi, cette boîte, à moi et à personne d'autre. Serrant mon précieux butin sous le bras, je suivais machinalement le rang avec une seule idée en tête : comment allais-je pouvoir préserver ce bien ?

De retour au dortoir, je réussis à dissimuler la boîte dans mon lit. Pendant tout le dîner, je tremblais à l'idée qu'une main fureteuse puisse s'emparer de mon trésor. La nuit, dès que des ronflements sonores troublèrent le silence environnant, je découpai à l'aide d'une lame de rasoir la couture de mon matelas et y enfouis les

crayons. Il ne me restait plus qu'à me trouver du fil et à recoudre le trou « à la fourgue », c'est-à-dire de façon à pouvoir le rouvrir juste en tirant sur le nœud.

Les choses allèrent à merveille : le lendemain soir, j'avais mon bout de fil et comptais m'atteler à ma couture le matin suivant, lorsque mes cothurnes descendraient à la cambuse. Hélas, cette fois, la chance ne devait pas me sourire. Le lendemain, dès le réveil, ordre nous fut donné de nous mettre en rang devant nos lits, pendant que les éducateurs, secondés par les gardiens, se livraient à une fouille générale, dirigée par le très expérimenté doyen des « camarades permanenciers », l'Hyène de Feu. Ce fut lui en personne qui extirpa les crayons des profondeurs de mon matelas.

J'écopai du mitard, après avoir été, coutume oblige, « travaillé au corps ». À l'époque, vous l'imaginez sans peine, il n'en fallait pas beaucoup pour m'envoyer au tapis. À la deuxième torgnole, je me signai et perdis connaissance. Il faut croire que mon signe de croix arrêta les poings de mes « travailleurs » qui, à sa vue, éprouvèrent un semblant de remords. Je fus traîné en salle d'isolement et jeté sur un vieux sac de foin.

Je repris mes esprits entre les bras de tante Macha. Délicatement, elle passait un mouchoir humide sur mon visage, maudissant « tous ces généraux mâles et femelles à la noix » :

– Pire que la pire des vermines... Impies ! Pourritures ! A-t-on jamais vu ignominie pareille ? Traiter des mouflets en criminels ! Le Malin lui-même n'y touche pas, et vous... Ah, çà ! elle devait avoir la rage, la chienne qui vous a portés. Déserteurs ! Vendus ! À faire votre beurre sur le dos des petits, vous vous croyez tout permis. Si ça ne tenait qu'à moi, tiens, je vous bricolerais une chouette pancarte : « Au lieu du boche, on casse du mioche. » Hein ? Elle en jetterait tellement sur la